

VIEILLE BRANCHE - ÉPISODE 32

Monique Pinçon-Charlot

“Ça a été un tel coup de foudre, un tel moment d'explosion de bonheur que je pense qu'on n'oubliera jamais l'un et l'autre ce qui s'est passé ce jour là dans la bibliothèque de sociologie de l'Université”.

Pour cet épisode de Vieille Branche, on est allé sonner à la porte de la charmante maison banlieusarde de Monique et Michel Pinçon-Charlot. Les deux sociologues travaillent de concert depuis toujours ou presque, et sont connus pour s'intéresser depuis la fin des années 80 à la classe dominante. Un sujet bizarrement pas du tout exploré de la sociologie jusqu'alors. Depuis leur retraite du CNRS en 2017, ils ne sont plus soumis au devoir de réserve, et s'en donnent à cœur joie. Ils sont toujours avant tout sociologues, mais ils ne cachent pas leur militantisme, qui les entraîne notamment à soutenir les gilets jaunes.

Quand on arrive, Monique qui va répondre seule à cette interview et que j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer, me reconnaît immédiatement. Preuve qu'elle est attentive à ses interlocuteurs, elle qui a répondu à des questions de centaines de journalistes. Et elle nous accueille avec une chaleur que vous entendrez dès les premiers mots de cet entretien.

INTRO

Je suis Marie Misset et aujourd'hui, je suis dans la maison de Monique Pinçon-Charlot.

Bonjour Monique Pinçon-Charlot.

Bonjour.

Aujourd'hui, je vous vois seule. Enfin, c'est pas tout à fait vrai. Votre mari vient de monter les escaliers pour rejoindre ses pénates. Mais d'habitude, c'est vrai, vous fonctionnez par paire avec votre mari,

Michel Pinçon. Vous êtes tous les deux sociologues. Vous êtes connus pour vos travaux sur un sujet qui restait auparavant assez invisible : les classes dominantes, leur culture, leur conscience de classe, la façon dont elles se reproduisent et leur très grande solidarité mutuelle. C'est là-dessus qu'on reviendra pas mal dans cet entretien. Vous avez mis en lumière les mécanismes qui expliquent pourquoi plus de deux siècles après la Révolution française, c'est les mêmes dynasties ou presque qui sont encore au pouvoir en France aujourd'hui. Un entre-soi qui peut peut-être expliquer quelques énormités qu'on entend de temps en temps, comme une députée qui, par exemple, peut se plaindre de devoir manger beaucoup de pâtes avec un salaire de seulement cinq mille euros par mois... Pour commencer, quand est-ce que vous situez, vous, le début de votre vie ?

A ma naissance, dans une chambre rose à Saint-Etienne, où habitaient mes grands-parents maternels et où ma mère avait quitté la Lozère pour juste une petite expédition pour aller retrouver ses parents à Saint-Etienne. Et puis, tout d'un coup, Monique a décidé de voir le jour sans son père, uniquement avec sa mère et ses chers grands-parents dans une chambre toute rose.

Vous avez un souvenir de cette chambre rose ?

Non, on me l'a raconté.

Je me suis dit que si, ma foi, je suis aussi joyeuse, enfin pétillante, énergique à mon âge, je le dois précisément au rose de cette chambre.

Très bien. Vous étiez la fille, vous venez d'en parler, de votre papa, par omission, du procureur de la République de Mende, en Lozère. Ça fait de vous une enfant de la bourgeoisie française que vous avez si souvent observée avec les yeux de la sociologue par la suite. Oui, vous faites partie de la bourgeoisie ?

Non, je dirais de la petite bourgeoisie de province. Parce que si vous voulez, quand on est procureur de la République en

Lozère, à Mende, bien entendu, on est très, très loin des grands bourgeois de Lyon, de Bordeaux et bien sûr, de Paris. Mais en même temps, du fait que c'était la Lozère, pauvre à cette époque là, très peu peuplée, avec pas beaucoup de monde. Disons que j'ai compris tout... Comment un procureur tissait ses liens avec le préfet, avec le président du tribunal, avec, par exemple, le psychiatre Jacques Tosquellas, si j'écorche pas son prénom qui dirigeait l'hôpital de Saint-Alban. Tout ça formait un petit univers. Et du coup, j'ai compris très jeune grâce aux conversations à table, de ce que je pouvais comprendre, comment la petite bourgeoisie fonctionnait. Et du coup, après, ça a été presque un décalque pour travailler sur la grande bourgeoisie. Ça m'a beaucoup aidé.

On dit parfois qu'il y a parfois plus de hiérarchie en province entre les différentes classes sociales. C'est à dire que quand on fait partie des notaires de province de la petite bourgeoisie, on veut se placer au dessus. Ou en tout cas, il y a peut être encore plus ça dans les villes comme Mende, en Lozère.

Oui, surtout que c'était tout à fait particulier à ce moment-là en Lozère. Parce qu'en réalité, il n'y avait pas du tout de classe ouvrière. Il n'y avait qu'une entreprise toute petite à Saint-Chély-d'Apcher, mais nous on habitait Mende, donc on n'allait pas à Saint-Chély-d'Apcher, de sorte qu'à Mende, c'était soit des enfants, on les appelait à cette époque de paysans, puisque les mots changent pour édulcorer un peu les... Pour adoucir les rapports de classe. Aujourd'hui, on dit agriculteurs. Et les notables. Et si vous voulez les seuls gens de milieu populaire, c'était au fond les éboueurs, des gens comme ça qui travaillaient au service de la population. Et donc, je n'ai. Je n'ai connu la classe ouvrière qu'à l'âge de 17 ans. J'en ai eu l'idée disons qu'à l'âge de 17 ans, lorsque nous sommes partis... Mon père a été muté à Lille.

Et vous avez des souvenirs de l'école en Lozère ?

Ah oui !

Des bons souvenirs ?

De très bons souvenirs parce que c'était, surtout à partir du secondaire au lycée Chaptal, c'était mixte et donc je trouvais que c'était formidable qu'on soit tous mélangés et ça, je ne sais pas, ça me réjouissait beaucoup d'aller au lycée, alors en plus, j'avais remarqué que mon père avait fait une, faisait une belle carrière en apprenant par cœur le droit, en apprenant par coeur des poèmes, en apprenant tout par cœur. Et du coup, je m'étais dit

Je dois apprendre par cœur

Voilà, j'apprenais par cœur les cours. Les professeurs étaient enchantés, trouvaient que j'étais... Donc, j'étais souvent première. J'avais de belles récompenses et du coup, j'y allais. J'étais heureuse, j'avais plein de copains, de copines. C'est vraiment... C'était des moments d'espaces qui qui m'ont permis de tenir la tête hors de l'eau.

Pourquoi ? Parce que sinon, vous auriez eu la tête sous l'eau ?

C'est à dire que après la Seconde Guerre mondiale, à la Libération, je suis née en 1946. Disons que... C'était bien avant 1968 et franchement, c'était encore une société assez patriarcale où la religion avait beaucoup de poids. Et quand on était fille, il fallait obéir, se soumettre. Et puis, ... Nous, il y avait deux filles et deux garçons, et les deux filles travaillaient plus à la maison pour aider leurs chères mamans que les deux garçons. Puis ça, ça se re-manifestait chez les grands parents. Puis, le poids de la religion était quand même très, très contraignant. Les mœurs sont quand même, ont été très libérées, je dirais, avec Mai 68. Et puis voilà la contraception qui était quand même interdite pour les mineurs. Et à cet âge-là, la majorité n'était qu'à 21 ans, alors...

C'était long.

C'était long.

(rires)

Votre mari, lui, il vient d'un milieu plus populaire que vous. Il vient d'une famille ouvrière dans les Ardennes. Vous vous êtes rencontrés où exactement ?

Alors, on s'est rencontrés tous les deux le 5 novembre 1965.

Comme c'est précis !

Oui, parce que ça a été un tel coup de foudre, un tel moment d'explosion de bonheur que je pense qu'on n'oubliera jamais l'un et l'autre ce qui s'est passé ce jour là dans la bibliothèque de sociologie de l'université, où on faisait nos nos études de sociologie tous les deux. Donc, aucun hasard du point de vue sociologique. Tout est prédéterminé. Sauf que l'un est fils d'ouvrier d'une famille ouvrière très modeste, de générations en générations, et moi plutôt de la petite bourgeoisie. Mais cette différence de classe a été un atout profond parce que j'ai vraiment découvert la culture ouvrière dans son intimité, dans son quotidien, grâce à la famille de Michel. Et Michel a découvert la petite bourgeoisie avec ma propre famille. Donc, on s'est enrichi mutuellement sans que cela crée de conflits ou de tensions. C'était plutôt...

Ou d'incompréhension parfois ?

C'était plutôt une dynamique positive.

Tout a l'air positif. Avant de travailler pour le CNRS, vous êtes partis au Maroc ensemble. Vous avez étudié le rôle de la langue française quelque part. Vous commenciez déjà un peu à travailler sur la culture des dominants puisque le Maroc venait d'être indépendant. Vous étudiez la langue française qui est quand même un vecteur à la fois de culture, mais de domination de l'ex-empire colonial.

Oui, c'était très, très intéressant pour nous de réfléchir à cette fonction de classe de la langue française dans le Maroc, qui était indépendant presque depuis plus de dix ans en tout cas, parce que nous étions professeurs tous les deux dans le désert, dans un gros collège qui récupérait tous les enfants, enfin tous les adultes. Parce qu'en réalité, ils étaient plus âgés que moi. Moi, j'avais juste 21 ans et j'avais des élèves qui avaient autour de 30 ans. Enfin, disons, de 20 à 30 ans, qui arrivaient des

oasis qui n'avaient pas été scolarisés. Et puis Hassane 2, je sais pas il y a eu une loi qui a dit que tous ceux qui n'avaient pas pu être scolarisés dans le secondaire pouvaient revenir reprendre leur scolarité. Et là, je me suis rendue compte de l'enseignement du français à ces élèves au fin fond du désert, puisque à ma fenêtre, là comme à droite, je voyais les Touaregs qui passaient avec les dromadaires. Voilà, avec des ânes, enfin c'était incroyable. Et donc, je me suis bien rendue compte à quel point les programmes, les tableaux d'élocution qu'on devait commenter avec les élèves, on était encore en plein néo-colonialisme. On croit qu'il y a eu des indépendances, mais en réalité, beaucoup de choses ont été verrouillées pour que la plupart des pays africains sous domination française demeurent sous domination française.

Mais vous les interrogez beaucoup, vos étudiants, non ? Vous avez trouvé une petite petite astuce pour pouvoir les interviewer à loisir en les ramenant chez eux, si j'ai bien compris.

Vous comprenez tout très bien (*rires*).

En effet, oui, ce n'est pas qu'on les a instrumentalisés, mais on peut dire un petit peu parce qu'on leur a proposé... C'est Michel qui avait eu cette idée, comme ils étaient très pauvres et qu'il y avait... A cette époque-là, il n'y avait pas de routes goudronnées dans le désert. Ce n'était que des pistes. De la tôle, c'était de la tôle ondulée. C'était très, très pénible. Nous, on avait une petite 4L qui fonctionnait bien sur cette tôle parce qu'il fallait aller très vite pour pas subir toutes les secousses. Bon, on se débrouillait bien, donc on mettait deux ou trois élèves derrière. Et puis, ils nous accueillait dans leur ksour, dans leur maison, dans le désert, en terre, dans des endroits vraiment extraordinaires, alors très pauvres, mais avec une hospitalité magnifique et avec le contrat que l'on restait avec eux tout le week-end, on dormait bien sûr par terre. Enfin, on acceptait toutes les conditions, qui étaient déjà formidables, d'hospitalité, mais il fallait qu'ils répondent à toutes nos questions. Et donc c'était comme ça, on se tapait sur la main, ok, et ils étaient tellement contents. Leurs parents étaient tellement contents de recevoir les professeurs de leurs enfants, puis de voir leurs enfants, tout simplement...

Parce que sinon, ils rentraient pas chez eux.

Oui, ils rentraient qu'à la fin de l'année.

Ca coutait trop cher.

Voilà.

Mais vous avez commencé dès le début à travailler ensemble comme ça ?

Oui.

Tout de suite ?

Ben tout de suite. Ca s'est passé vraiment, ça s'est passé au moment du Maroc. On avait tous les deux le même type de travail d'enseignant. D'ailleurs, on nous avait mis deux classes côte à côte, de sorte que quand je n'entendais plus de bruit à côté, je savais que Michel faisait la sieste et que les élèves adoraient Michel faisant la sieste. (*rires*)

Ça a été une aventure extraordinaire. C'est à dire que nous avons découvert l'Afrique. Nous avons découvert le néo-colonialisme, dans notre chair puisque nous devons faire des choses que nous présentions de façon critique, des tableaux d'élocution par exemple avec un père, des tableaux d'élocution qui représentaient un salon français avec un père en costard cravate, une femme française, deux petits enfants, un petit chien...

Vous étiez même des instruments de la domination ?

Voilà, tout à fait, on apprenait à nos élèves à avoir l'esprit critique par rapport à tous les processus de domination qu'ils pouvaient subir et leur apprendre tout en douceur. Parce que là, 62, il ne fallait pas rigoler du tout. C'était une tension, une violence policière et politique absolument terrible et de sorte qu'il fallait être très attentifs à ne pas mouiller les élèves dans quoi que ce soit. Mais voilà, on essayait d'instiller Michel et moi, l'esprit critique à ces élèves.

Et votre éducation politique, vous elle s'est faite avec Michel ? Elle s'est faite quand vous étiez étudiante ? Plus jeune ?

Bah, c'est à dire qu'elle s'est faite sans le savoir, c'est à dire que j'étais rebelle. Et en Lozère, il y avait la guerre d'Algérie, donc mon père qui était procureur, et il y avait eu très vite... Les gens de l'OAS sont venus trouver refuge en Lozère, soit dans des familles de la bourgeoisie lozérienne, soit autrement, je ne sais pas exactement, mais la seule chose que je savais, c'est que j'étais contre tout ce qu'on me disait. Je n'avais pas vraiment...

Ce n'était pas encore construit ?

Voilà. Ce n'était pas construit mais c'était non, je ne veux pas entendre parler de ces gens de L'OAS. Les Algériens ont droit à leur indépendance, mais ça n'allait pas plus loin que ça.

Ca désespérait vos parents ou pas du tout ?

Ce qui les désespérait plutôt, c'était la rébellion contre la religion catholique. C'était... Je subissais. Je suis allée à la messe jusqu'à je ne sais pas. Je dirais 16 ans, peut-être 17 ans, tous les dimanches. Mais voilà, sans conviction.

Sans entrain.

CHAPITRE

Je remarque comme ça en passant, et ça m'amuse, que les voitures ont un rôle dans les trajectoires des Pinçon-Charlot. D'abord, il y a cette 4L qui les aide beaucoup au Maroc à créer des liens avec leurs élèves et même à les utiliser un petit peu avec leur consentement, évidemment. Et puis, il y a cette fameuse Kangoo rouge qu'ils ont pu s'acheter grâce aux recettes du livre *Le président des riches*, qui était consacré à Nicolas Sarkozy, qui a fait un carton. Cette Kangoo rouge elle a eu les honneurs de France Culture, qui a ouvert un jour une émission avec cette phrase "*Méfiez-vous des petits vieux qui roulent en kangourou rouge*" voilà ça, c'était pour la dimension

voiture des Pinçon-Charlot. Je vous laisse écouter la suite.

Vous vous êtes penchée en 1989 sur votre sujet d'étude qui deviendra votre grand sujet d'étude, c'est à dire la grande bourgeoisie. Ça s'appelait *Dans les beaux quartiers*, ce premier ouvrage que vous avez sorti avec Michel Pinçon. C'était un sujet très peu traité les dominants ? La classe sociale dominante. Comment ça se fait ?

Ce qui nous étonnait, c'est qu'il n'y avait personne, personne qui travaillait sur les beaux quartiers, sur les dominants. Et donc, en 1986, notre colère est montée d'un cran. Parce qu'en 1980, il y a donc eu l'élection de François Mitterrand sur des bases d'un programme commun avec le Parti communiste, marqué très à gauche, avec beaucoup de nationalisations et de choses très intéressantes. Et puis, un revirement total en 1983. Et là, c'est le livre de François Hollande, Jean-Pierre Mignard et Jean-Pierre Jouyet, *La gauche bouge* c'est à dire la gauche vire complètement, tourne sa veste et passe au capitalisme néolibéral. En tout cynisme et en toute bonne conscience. Donc, en 86, l'opportunité se présente. Donc on annonce qu'on va désormais travailler tous les deux ensemble sur la grande bourgeoisie.

C'est pris comment ?

Pas si bien que ça, on a été surpris parce qu'on pensait qu'on allait dire, mais ils sont géniaux, formidables. Ils vont débroussailler un terrain qui n'a pas été débroussaillé. Non, pas du tout. Et le pire, enfin, après ça, c'est arrangé. Mais la plus grande souffrance à ce moment-là, dans la réception de notre travail au CNRS, ce qui nous a fait le plus souffrir, c'est la mauvaise réception de la part des collègues qui étaient les plus proches de nous. On a basculé d'un seul coup à une critique, des critiques tout à fait, comment je dirais, morales. Disons qu'on était trop gentils ou bien au contraire, fascinés qu'on était...

C'était pour vous dire c'est idéologique ou...

Non, c'était c'était gentil,

C'était vous êtes trop gentils avec les riches...

Gentils ou fascinés. Voilà, c'était surtout le terme de fascinés, notre enthousiasme de découvrir l'aventure à cinq kilomètres de Bourg-la-Reine en allant tous les jours dans le 16ème ou à Neuilly. Un enthousiasme qu'on n'arrivait pas à cacher. À la cantine, on racontait tout ce qui nous arrivait et on avait bien tort parce que du coup, on a fait des vagues. Donc ça a créé des...

On vous a dit que vous manquiez de distance.

Voilà alors que je pense que ce qui s'est passé, c'est que à deux ans, on est plus courageux. À deux, on s'entraîne et que on est un couple, et un couple est acceptable dans la grande bourgeoisie parce que c'est déjà une petite famille. Or, la famille dans la bourgeoisie est au cœur du dispositif de la transmission des fortunes. De génération en génération.

Donc, c'est rassurant une famille ?

Voilà, une famille, c'est rassurant.

C'est un autre sociologue, d'ailleurs, Paul Rendu, qui vous a initié à la grande bourgeoisie. Lui, il en était lui-même issu.

Oui .

Il était un peu plus bienveillant sur ce travail ?

Plus que bienveillant !

Il nous a complètement soutenus, il nous a soutenus et surtout, il nous a permis d'avoir des contacts sur la bourgeoisie neuilléenne en interviewant sa mère, par exemple, son oncle, c'est à dire des membres très proches de sa famille. Et c'était disons des entretiens. Quand on a la pétouille, quand on est un peu timide, quand on est impressionné aussi par la différence de niveau de vie. Le monde de la richesse dans lequel on rentre, du coup, ça nous a permis de nous approprier en douceur ce travail et Paul Rendu, lui, il était en... Non pas du tout en conflit. Il a toujours beaucoup aimé sa famille, mais il était en rupture de fait puisqu'il s'était beaucoup investi précisément dans la guerre d'Algérie avec les porteurs de

valises. Et il habitait près du bois de Vincennes, alors que toute sa famille était plutôt à l'ouest et près du bois de Boulogne.

Et je me rappelle dans un de nos... Parce qu'on s'est déjà rencontrée avec Monique Pinçon-Charlot. Que vous parliez d'un homme avec qui vous êtes presque devenus amis à force de le fréquenter, à force de le suivre, je pense que c'était sur votre ouvrage sur la chasse à courre. Peut-être pas, vous allez me dire. Bref, vous avez quand même noué des amitiés en observant ces gens de la grande bourgeoisie.

Oui. Il était là. J'étais là, à votre place, autour de cette table, avec sa femme et d'autres membres de l'aristocratie argentine. Je me souviens. Et oui, c'était le comte Gilbert Cahen d'Anvers, effectivement, qui était devenu vraiment un ami cher. Et bon, parce que c'est vrai qu'on peut être dur comme sociologue dans l'analyse des rapports de classe, dans l'antagonisme des rapports de classe. Et puis, rencontrer des gens d'une humanité adorable, d'une curiosité... Voilà, c'était un homme âgé qui avait un rêve - il avait une vie absolument extraordinaire- d'écrire ses mémoires. Et donc, pour vous donner un exemple de comment on a pu rentrer dans la noblesse. Là, c'était la noblesse. Il était lié à la famille Rothschild, aux banques d'affaires, aux banques, aux grandes banques d'affaires privées et il rêvait d'écrire ses mémoires. Et lorsqu'on a fait tous les deux le premier entretien, à la fin de l'entretien, je lui ai proposé de lui recopier les cassettes que j'avais faites de lui. C'était à l'époque des petites cassettes comme ça, pour que ça l'aide pour faire ses mémoires. Et puis finalement, comme il n'avait pas beaucoup travaillé dans sa vie, faire quand même ses mémoires, même avec les trucs, au final, Michel et moi il a fallu qu'on l'aide vraiment beaucoup plus. Et bah finalement, on l'a fait. Il a publié ses mémoires à compte d'auteur et c'est nous qui l'avons aidé dans cet accouchement. Et du coup, en faisant cela,

Vous avez pu aussi contacter et fréquenter...

Oui, on est rentré dans l'intimité, dans vraiment le fonctionnement, de cette classe sociale qui, grâce à la sociabilité mondaine, par la médiation de la sociabilité

mondaine, c'est à dire des cocktails, des dîners, des grands bals, toutes sortes de mondanités de ce type, fait que ils sont toujours en train d'être entre eux dans la défense de leurs intérêts. Parce que dans cette, dans les cercles, dans les dîners, dans les vernissages, tous les exemples que je viens de donner, il y a en réalité des représentants de tous les pôles de l'activité économique et sociale, des industriels, des financiers,

Des grands propriétaires terriens...

Des évêques, des grands propriétaires terriens et des banquiers je l'ai dit ou des financiers. Bref. Et du coup, on est vraiment face, on est face à une oligarchie qui, contrairement à ce qu'on nous balance avec l'histoire des conflits d'intérêts, eux, ils sont toujours dans la synthèse des intérêts de l'oligarchie. Ils sont toujours... et ils s'en tapent. Il n'y a pas de muraille de Chine entre la justice et l'exécutif. Il n'y a pas de muraille de Chine entre les médias et la politique. Pour eux, c'est eux qui sont propriétaires, qui détiennent tous les titres de propriété de tous ces champs, de tous ces univers institutionnels qui ont, avec la financiarisation générale, qui ont largement perdu leur autonomie aujourd'hui.

Et il n'y a même pas de frontières. D'ailleurs, vous dites, il n'y a pas de muraille de Chine entre la justice et l'exécutif, par exemple. Et puis, il y a plus de frontières entre les pays non plus. Vous en parlez comme d'une classe qui est aussi très cosmopolite.

A l'époque, quand on a commencé le premier repas, donc le premier dîner où on a été invité, c'est suite à cet entretien avec le comte Cahen d'Anvers. Pour le soir, il téléphone, il m'avait raccompagnée très gentiment jusqu'au jusqu'au métro. Et puis, quand j'arrive ici à la maison, on habitait cette maison. Michel me dit bah dis donc le comte Cahen d'Anvers a l'air d'être tout content de t'avoir rencontrée. Qu'est-ce qui s'est donc passé ? Parce que voilà, il nous invite à un petit dîner, comme il a dit, qui sera très amusant. Et tout ça, ça sera très amusant de vous recevoir ce soir. Alors je dis à Michel Mais qu'est-ce que tu lui as dit ? J'ai accepté. Alors j'ai dit Il va falloir vite aller t'acheter un costume et tout ça enfin voilà, du coup, ça nous a boostés pour être à la hauteur. Et bah ce soir là, c'est vrai qu'ils ont parlé autour de la table sans arrêt,

mais de façon absolument naturelle anglais, français, espagnol. Et nous, on était... Alors espagnol, ça va ça allait, alors anglais on était vraiment, on était un peu largués et on s'est rendu compte que la violence symbolique, c'est à dire cette aisance qu'ils ont à...

à naviguer...

A naviguer, à parler tout en pensant au couteau qu'il faut... Enfin, ils n'ont même pas besoin d'y penser parce que c'est devenu une seconde nature pour eux, alors que nous évidemment, on était terrorisés par tous ces couverts, tout ça... Mais on s'était dit avec Michel avant tu regardes la maîtresse de maison et tu fais ce qu'elle fait. Puis, petit à petit, on s'est habitué.

Est-ce que vous croyez que, dans ces dîners, vous les amusiez en tant que sociologues qui venaient les observer ?

Oui, oui, c'était le mot "amusant" qui est un adjectif qualificatif qu'ils emploient beaucoup. "Amusant". Et je pense qu'ils étaient intéressés par notre couple, par le fait qu'on avait le statut de chercheur au CNRS

Qu'il y ait un peu de vernis quand même, ça fonctionne...

Ca fonctionne, ça légitime. Et puis au fond, nos sujets au départ étaient plutôt légitimant pour eux, puisque les beaux quartiers, quand on dit beaux quartiers, on dit beau hein ? L'entre soi, ils nous ont tout de suite dit qu'est-ce que vous voulez, nous on aime être entre nous, pourquoi est-ce qu'on irait rechercher des dissemblables avec qui on va avoir des problèmes, des conflits de voisinage et tout ça. Donc on a découvert que c'était un processus d'agrégation avant d'être un processus de ségrégation et que c'était vraiment un amour de son semblable qui est construit, qui se construit dès la plus petite enfance. C'est à dire qu'on apprend aux enfants, aux adolescents avec les rallyes, à aimer son semblable en amitié, puis, bien sûr, en amour plus tard.

Ce qu'on relève beaucoup dans tous vos ouvrages, dans toute votre oeuvre, c'est cette immense

solidarité dont vous ne cessez de parler d'ailleurs depuis tout à l'heure où on peut finalement, dans cette société même être ruiné et continuer à être reçu partout. Vous citez, comme c'est le cas d'un grand d'Espagne, je ne sais même pas vraiment... Un grand aristocrate espagnol ruiné qui allait jusqu'à récupérer les sucres dans les cafés et qui vous a introduit auprès de grandes familles du Pays Basque où il était parfaitement reçu, même si désargenté. D'ailleurs, ce mot désargenté est incroyable. On ne parle pas de quelqu'un de pauvre, c'est quelqu'un de désargenté. C'est bel euphémisme.

C'est une belle remarque. Et donc, oui, c'est ça. C'est à dire que c'est la force de cette classe sociale que d'arriver à être solidaire dans une immense hétérogénéité. C'est à dire qu'on peut être effectivement, comme ce grand d'Espagne, être désargenté et puis être chargé parce que nous, on le connaissait pas. On était passé par le président d'un cercle à Paris, en disant qu'on voulait aller travailler au Pays Basque pendant un mois et qu'on souhaitait être introduit. Et donc, c'est par cet intermédiaire que nous avons été introduits. Et cet homme, donc, continuait à faire partie de cette classe. Bien que désargenté, parce qu'il avait encore tous les réseaux, c'est à dire le capital social, mais aussi le capital culturel et le capital symbolique. Même si franchement, on voyait qu'il était pauvre, y compris dans la façon dont il était habillé. Et donc, cette hétérogénéité peut fonctionner comme ça, je pense s'il n'avait pas de descendants, je pense que ça serait arrêté avec lui. Vous voyez ?

Il faut quand même pouvoir maintenir un certain standing sur plusieurs générations.

Voilà, c'est ça.

Et ce système, vous avez fini par le nommer plus que la lutte des classes, la guerre des classes. Quand est-ce qu'on est passé de lutte à guerre ?

Bon pour nous, on le date en 2005,

Ah, c'est très précis.

Oui c'est très précis, parce que ça correspond exactement à une interview du milliardaire américain Warren Buffet sur CNN et qui dit qu'en effet, aujourd'hui, il reconnaît qu'on est passé à une guerre de classe que mène... Sa phrase : "une guerre de classes que mènent les plus riches et qu'ils sont en train de gagner".

Mais quel est l'intérêt de la classe dominante, qui est déjà la classe dominante à mener une guerre contre les non-possédants ?

C'est à dire que ce que montre notre travail, c'est que le système capitaliste évolue sans arrêt. Il doit intégrer...

Il se transforme, il fagocite beaucoup...

Il doit intégrer la critique sociale. Mais il y a le dérèglement climatique. Et là, tout bascule. C'est à dire qu'aujourd'hui, on est face à une violence de classe, à une guerre de classe qui est terrible puisque le dérèglement climatique va faire s'interconnecter, a fait s'interconnecter toutes les inégalités, c'est à dire que les inégalités économiques, les inégalités culturelles, les inégalités sociales s'imbriquent avec des inégalités écologiques, c'est à dire des très grandes inégalités dans la façon dont on va se défendre face à ce dérèglement climatique. Et donc, on est véritablement dans une véritable guerre.

Parce que c'est sauve qui sauve qui peut en fait ?

C'est sauve qui peut. Et vous savez comme moi que les puissants, les dominants, les responsables politiques des pays les plus riches ne freinent pas le réchauffement climatique, voire ils l'accélèrent avec des turpitudes épouvantables, comme on a vu les grandes sociétés d'automobiles truquer les contrôles au diesel.

Pour être aux normes...

Voilà pour pouvoir continuer à polluer tranquillement. Donc, tout ça est quand même très troublant. Et voilà et donc le dérèglement climatique est en train de mettre à mal la planète et l'humanité. Et donc, on est dans un niveau de violence étonnant tout en continuant à travailler tranquillement en faisant

nos petites émissions. Voilà, on parle quand même de ce qui fâche mais...

C'est une violence sourde.

C'est une violence terrible. Ce qui va dans votre sens quand on, quand on écoute, quand on regarde les médias actuellement, etc. C'est la déconnexion qui paraît **vraiment surréaliste du corps politique. Je comprends pas comment certains politiques ne se rendent pas compte de ce qu'ils disent. Quand une femme dit je gagne 5 000 euros par mois, je peux à peine me payer des pâtes. C'est comme si elle était non seulement solidaire, cette classe politique, cette classe dirigeante, mais qu'elle était aussi complètement fermée à ce qui se passe ailleurs. A quel niveau de déconnexion on est arrivé ?**

Bah c'est à dire... Vous l'appellez déconnexion...

Hors sol ? Je sais pas comment dire.

En réalité, je pense qu'il y a... Moi, je parlerai plutôt d'un processus de déshumanisation de l'autre. C'est à dire que pour arriver à se sortir de cette guerre de classe avec éventuellement une bonne conscience de bon catholique sans culpabilité, de bon protestant, ou juif, il faut que l'autre soit déshumanisé. Voilà, donc, c'est moins une déconnexion qu'une déshumanisation. L'autre n'existe plus. Et moi, je compare toujours ça en me disant ma fille le matin, quand tu te regardes dans la glace, est-ce que tu penses aux millions d'Africains ou aux millions de pauvres disons, c'est peut être 54 millions de gens qui meurent chaque année de la famine et des suites de la famine. Ce qui est quand même un chiffre énorme donné par Jean Ziegler. Est-ce que j'y pense tous les matins quand je fais ma toilette ? Ben non. Je pense à Marie et Marine qui vont venir m'interviewer, me préparer. Et voilà, et je n'y pense pas. Il faut se mettre... Il faut penser à soi. Devant ce qui se passe en Afrique, la misère dans le monde qui nous nourrit grâce à auquel on a tous ces ordinateurs, tout ce qu'on a, les téléphones portables parce que les métaux rares ne sont pas en France, ils sont en Afrique. Et pour se dire, bah les

bourgeois, ça fonctionne comme nous vis à vis des pauvres d'ailleurs. On y pense pas.

C'est un mécanisme de défense quelque part.

C'est un processus. Oui, je pense. C'est plus grave que de la défense. C'est un processus de déshumanisation.

CHAPITRE

Il est parfois facile de faire un lien entre cette grande solidarité décrite par Monique et Michel Pinçon-Charlot et l'envie de croire à des théories du complot, à des petits groupes de gens qui tirent les ficelles dans des bureaux sombres. Le couple de sociologues insiste pour dire que ce n'est pas le cas. Il n'y a pas de chef d'orchestre. Ça, c'est les mots de Monique. Ça ne fonctionne pas comme ça. Ils ne décrivent pas des complots, mais un système d'une classe dominante qui, à force de se soutenir, crée les conditions, évidemment, qui mènent certains à échafauder ces théories qui remporte de francs succès.

On a beaucoup parlé de la solidarité de la classe dominante. Elle apparaît encore plus forte quand on voit la dislocation des autres classes sociales, enfin c'est à dire la dislocation de la conscience de classe des autres classes sociales, dans les milieux populaires notamment. J'avais lu une thèse comme ça d'une jeune fille qui expliquait que, par exemple, tous les systèmes de solidarité et de système D fonctionnaient moins bien chez les pauvres que chez les riches...

C'est à dire que ça dépend des périodes. Alors là, c'est un passage très important de l'entretien. Parce qu'en effet donc, notre travail montre que la solidarité dans la classe dominante est quasi sans faille, sans faille même, puisque dès qu'il y a quelqu'un qui essaye de s'éloigner, la brebis galeuse qui quitte le troupeau, le troupeau se mobilise pour réintégrer la brebis galeuse dans le troupeau. Donc, il n'y a pas de faille. Et dans la

classe ouvrière, nous, quand on a grandi, Michel et moi, pendant les Trente Glorieuses, non, il y avait un parti communiste extrêmement fort il y avait beaucoup de députés ouvriers à l'Assemblée. Et il y avait toutes les lois qui avaient été faites par le Conseil National de la Résistance à la Libération, qui faisait qu'il y avait une profonde conscience de classe très forte dans les milieux ouvriers et une très forte solidarité qui a été complètement démolie et démantelée de multiples façons par la classe, la classe dominante. Aujourd'hui, avec le mouvement des gilets jaunes, honnêtement, on retrouve le bonheur de la solidarité, justement, chez ceux qui sont les plus pauvres, les plus démunis. Parce que le mouvement des gilets jaunes peut-être qu'il est malmené par les violences policières. Peut-être qu'il est malmené par la violence politique. Peut-être qu'il est malmené par les manipulations idéologiques et linguistiques dont il est l'objet. Il n'en demeure pas moins que ce que ce qu'ils vivent sur les ronds points, ce qu'ils vivent dans les manifestations, cette solidarité entre vieux et jeunes, entre hommes et femmes, avec des sensibilités politiques certainement diverses. Jamais ils n'abandonneront cela. C'est à dire que cette solidarité qu'ils vivent depuis le 17 novembre, c'est une joie de vivre qu'ils avaient perdu complètement et qu'ils ont retrouvé.

Est-ce que vous avez été sur des ronds points ? Est-ce que vous êtes allée voir les gilets jaunes depuis le 17 novembre ? Avec Michel ?

Oui, avec Michel. Le 17 novembre, on était à Manosque, près d'Aix en Provence, pour une adaptation théâtrale d'un de nos livres, *La violence des riches*, et de sorte que nous n'avons pas pu aller sur les ronds points ce jour-là. Par contre, ce que nous avons vu, c'est que toutes les voitures, trois voitures sur quatre avaient le gilet jaune. Et là, on s'est dit Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que c'est ? On a été tout de suite interloqués par la puissance de tir, l'idée géniale d'utiliser ces gilets que tout le monde est obligé d'avoir, jaunes fluorescents. De telle sorte que le samedi suivant où nous étions là, nous sommes partis tous les deux avec nos gilets, nos gilets jaunes de la voiture dans le sac à dos et nous nous sommes dit au fond, on nous dit que ce sont peut-être des fachistes, que ce sont des

factieux, que ce sont des gens... On s'en tape. Nous, on a bien fait de l'entrisme, on s'est dit avec Michel dans la grande bourgeoisie toi, tu t'es acheté un costard et moi, je m'achetais des petits tailleurs style Chanel, en fait, c'était Promod 1 2, 3. Mais enfin, peu importe, on essayait de marquer une certaine forme de respect. Donc on prend nos deux gilets jaunes et puis on se dit on les mettra s'il le faut. Et c'est ce que nous avons fait quand nous sommes arrivés sur les Champs Elysées. Et puis ça, nous l'avons raconté dans l'épilogue de notre livre, *Le président des ultrariches*. Voilà, nous avons eu la chance d'assister à un face à face entre une centaine de gilets jaunes et une cinquantaine de grands bourgeois qui étaient sur la terrasse du restaurant l'Avenue, entre la rue de Marignan et l'avenue Montaigne, face à Dior, dans le 8ème arrondissement. Un face à face de classe, un face à face, qui était violent sur le plan verbal. Pas insultant du tout. Les gilets jaunes disaient Vous êtes en train de boire un Don Pérignon, alors c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

Est-ce que quand vous voyez les succès de Trump, de Bolsonaro, du Brexit... Ils sont notamment portés par une exaspération qui peut être la même, par une colère contre les élites et la classe dirigeante. Est-ce que vous en venez parfois à douter ? Comment vous articulez ça ? A la fois votre soutien pour les gilets jaunes et peut-être une peur que ça puisse mener à des résultats électoraux qui seraient semblables à ceux du Brésil, à ceux des Etats-Unis, de l'Angleterre.

Bien sûr. Mais si vous voulez, quand on a la critique... quand je suis une femme profondément anticapitaliste, profondément critique, comme Michel, comme beaucoup d'amis et de camarades, et marxiste, c'est à dire on est, on est toujours dans la pratique, dans la réflexion, et on se dit qu'un jour, ce n'est pas possible. C'est vrai que tous les dominos aujourd'hui vont dans le sens de l'oligarchie, y compris avec la complicité du peuple dans les cas que vous venez de citer. Mais on pense que du jour au lendemain, très vite, les dominos peuvent se renverser dans l'autre sens. Et nous, nous faisons l'hypothèse que c'est précisément le dérèglement climatique qui va entraîner un conflit de classes entre les peuples et ... Ce n'est pas les élites parce que ce ne sont pas des élites. C'est un mot

que je n'emploie jamais. C'est une caste. Ce sont des prédateurs. Ce sont les propriétaires des ressources naturelles. Ce sont les propriétaires et tous les détenteurs de toutes les richesses et de tous les pouvoirs qui se concentrent d'année en année. De telle sorte qu'aujourd'hui, c'est 26 milliardaires sur la planète qui possèdent autant que la partie la plus pauvre de l'humanité. Et donc, on voit bien que l'on va vers quelque chose de très dur avec le dérèglement climatique, puisqu'il y a déjà pas assez d'eau pour tout le monde. Il y a pas assez de nourriture pour tout le monde et on pille le sable. Tout est pillé, pillé, pillé et donc un beau jour, la planète va être complètement mise à mal et nous pensons que seuls les plus riches s'en sortiront, même si eux-mêmes sont concernés par le dérèglement climatique.

Mais on peut imaginer aussi que la crise écologique va entraîner, va tout emporter sur son passage. On peut très bien imaginer un scénario où c'est les minorités, les pauvres, les pays en voie de développement qui en pâtiront non seulement en premier, mais en dernier.

C'est déjà le cas. C'est déjà le cas. En Afrique, quand je regarde des statistiques, je vois qu'il y a déjà des millions d'Africains qui meurent des suites du dérèglement climatique. Aujourd'hui. Donc je veux dire, le processus non seulement est enclenché, il est irréversible et ça va être d'une violence de classe pour la survie qui va être terrible. Et je pense que notre travail permettra, enfin permettra avec beaucoup d'autres travaux, mais là, c'est moi qui suis interviewée (rires), je parle de ce que j'ai fait avec Michel, mais permettra de bien comprendre. Et justement, on a été très agréablement surpris, Michel et moi. Et ce n'est pas du narcissisme. On a le droit de dire ben oui, on a été agréablement surpris de voir que les gilets jaunes connaissaient notre travail et étaient en phase avec ce travail.

C'était une de mes questions. Est-ce que vous êtes lus ? Est-ce que vous avez rencontré des gens qui vous avaient lu et qui vous connaissaient ?

Oui. Alors, je dirais que c'est moins lu, mais surtout beaucoup vu et entendu. C'est à dire que là, je vois la différence. Moi qui

n'aime que... Enfin qui suis beaucoup à pied, à tripoter les livres, enfin, qui aime bien la culture. Voilà. Et je vais très peu sur Internet et je vais très peu sur les réseaux sociaux. Et je m'aperçois qu'au contraire, les gilets jaunes nous ont rencontrés via toutes ces petites vidéos de tout ce qu'on est en train de faire là, et c'est très, très important.

Et justement, vous parlez souvent des médias contrôlés par les neuf milliardaires français qui contrôlent à peu près toute la presse

90 %

90% des médias français.

En même temps, est-ce que quand on voit Brut, RT, qui sont ces médias qui cartonnent auprès des gilets jaunes, on n'a pas très envie de leur faire tellement plus confiance. Il y a quelque chose, en fait, les médias qui sont contrôlés par les milliardaires, au moins, on sait qui les contrôle. RT on sait aussi, mais c'est quand même plus nébuleux. Brut, c'est Renaud Van Kim, c'est un ancien de Canal+.

Oui, c'est ça, vous avez raison. Et puis surtout, on peut. On peut compléter votre remarque par le fait que moi, je ne vois pas la différence entre un journal de France 2 avec Laurent Delahousse et un journal sur TF1 à 20 heures. Je ne vois pas la différence. C'est à dire que même les médias publics, et puis nous qui avons eu la chance d'être médiatisés assez tôt, à partir de notre premier livre *Dans les beaux quartiers*, en 1989, je peux vous assurer qu'on voit la différence dans l'évolution de France Culture de France Inter, des grandes radios publiques. Voilà, aujourd'hui, c'est quand même beaucoup, beaucoup plus difficile pour nous de passer dans ces chaînes publiques. Ne parlons pas... Alors France 2 ce n'est même pas pensable.

Vous êtes à la retraite depuis plus de dix ans. Est-ce que vous songez parfois à prendre du temps pour vous, pour vous et Michel ?

C'est à dire que c'est... Notre temps... Quand on travaille en couple et qu'on est heureux de travailler, de travailler

ensemble. Du coup, tout s'entremêle. Et vous voyez, quand on a commencé à travailler en 1986 dans les beaux quartiers ensemble, on partait d'ici le matin avec nos escarpins, pas en baskets et nos petits souliers.

Je vois très bien Michel en escarpins, l'image est savoureuse.

(rires)

Et, qu'on partait et qu'on organisait notre vie dans les beaux quartiers pour le cinéma, les courses, nos loisirs. Enfin, pour vraiment bien se pénétrer, nos marches quotidiennes. C'était du travail, bien sûr. Mais qu'est-ce qu'on était heureux de partager tout ça ensemble ! Ensuite, on a fait trois ans sur des vélos tout terrain dans toutes les forêts de France pour comprendre la chasse à courre, qui est un sport très valorisé dans les milieux de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie. Qu'est-ce que vous voulez nous on pédalait derrière les chevaux et les chiens et le serf avec des gens de milieux populaires qui suivent ces chasses avec des vélos tout terrain. Est-ce qu'on travaillait ? Est-ce qu'on vivait pas quelque chose de tout simplement extraordinaire ? Quand on allait, quand on était invité au Cercle de l'Union interalliée, au Jockey Club, à l'Automobile Club, à des cocktails, à des ... comment on appelle ça, des circuits en automobiles anciennes avec Robert Panhard, par exemple. Mais qu'est-ce qu'on a pu faire des choses tellement extraordinaires, que est-ce que c'était du travail ? Et oui, bien sûr. Mais en même temps, c'était le bonheur d'être en couple et de partager cette aventure à deux. Parce que vivre des aventures aussi fortes que celles que nous avons vécues, on en avait vécu dans d'autres domaines. Mais au niveau de ce qui est connu du public de la sociologie, partager c'est la plus belle aventure humaine, qui puisse exister, parce que ce que l'on vit seul, pour moi, parce que je suis comme ça, je ne veux pas jeter d'anathème sur quiconque, mais c'est vraiment comme ça que je vis les choses. Je n'aurais pas de plaisir à vivre des moments de bonheur seule. J'ai besoin de les partager avec ceux que j'aime et celui que j'aime surtout, mon cher mari.

Il y a un sujet dont on parle beaucoup dernièrement, c'est les transfuges de classe. Vous savez, ça, c'est une

nouvelle expression, carrément transfuge de classe, les gens qui passent d'une classe sociale à l'autre. Vous vous avez plutôt été des observateurs intérieurs. Vous n'avez pas changé de classe sociale en observant les riches. Vous portez quel regard sur les gens comme ça, qui passent d'une classe sociale à l'autre et qui sont empêtrés dans mille contradictions ?

Michel est un bon exemple de ce point de vue puisque lui, vraiment l'ardennais d'une famille ouvrière très modeste sur plusieurs générations, qui se trouve alors propulsé justement avec sa petite femme dans les milieux les plus les plus puissants de France. Et puis, qui se retrouve directeur de recherche au CNRS puisqu'il avait un QI soit disant explosif. Et bah il a beaucoup souffert de ce phénomène de traverser, alors c'est pas tout l'espace social puisque de la classe ouvrière au statut de chercheur... Mais c'est déjà beaucoup parce que... c'est déjà beaucoup, parce que ça vous coupe affectueusement, même de vos parents. C'est une vraie... La névrose de classe, comme on l'appelle. C'est une vraie souffrance et une vraie violence. C'est quelque chose qui ne va pas de soi. Annie Ernaux, cette écrivaine magnifique, l'a écrit avec *Les armoires vides* d'une façon sociologiquement absolument impeccable. Mais si vous voulez, c'était possible à notre génération après la libération, avec les services publics, la solidarité et tout ce qui a été mis en place, c'était possible la trajectoire de Michel. Aujourd'hui, c'est quand même beaucoup, beaucoup plus rare. C'est beaucoup plus difficile, c'est à dire que les transfuges de classe honnêtement, il n'y en pas tant que ça et en tout cas, c'est toujours des phénomènes individuels. Vous voyez ce que font ce que font les grands bourgeois avec leur concept de discrimination, "leur concept !" Leur oxymore de discrimination positive, C'est pas du tout d'amener...

C'est de choisir un élu aura le droit d'accéder....

Voilà qui est tiré de sa cité défavorisée des quartiers nord de Marseille et qui se retrouve à l'IEP d'Aix, où qui se retrouve à l'IEP de Paris. Mais il est extirpé. Il est enlevé de son milieu pour une nouvelle socialisation. Donc il n'y a pas vraiment de... Alors, nous concernant, nous, évidemment qu'on a gardé notre posture de sociologues critiques vraiment sans l'ombre d'une compromission, mais dans nos têtes, ce qu'il y a de très

intéressant, je trouve, qu'on se dit comme ça en fin de vie, c'est qu'il n'y a pas tant de gens que ça en France qui ont tout l'espace social dans leur tête, c'est à dire quand on regarde les gens maintenant avec le regard des grands bourgeois.

Vous pouvez les voir avec le regard des grands bourgeois parce que vous connaissez ce regard là. Vous pouvez voir les grands bourgeois avec le regard des classes populaires parce que vous connaissez ce regard.

Voilà, c'est exactement ça.

Tout le monde devrait faire ça.

Voilà, c'est ça.

J'ai deux dernières questions qui sont les questions rituelles de Vieille Branche. La première, c'est est-ce que c'était mieux avant ?

Ah ben oui !

Ah, vous êtes la première à me dire ça !

Ah oui. Ah oui, ça, c'est sûr. Ah ça, c'est sûr. Non, franchement. Alors ça dépend dans quel domaine. C'est à dire que là, le niveau de confort qu'on a aujourd'hui pour des gens comme nous, ce n'est pas pour tout le monde, est très appréciable, très agréable. Mais franchement, moi, je valorise beaucoup plus la solidarité, l'humanité, la poésie, l'amour, l'amitié, le temps de cette solidarité, le temps de cette humanité, le temps de cette poésie. Et tout cela est détruit par l'argent roi, l'argent sans foi ni loi. Tout cela est détruit par l'individualisme négatif, alors que... L'individualisme ne me dérange pas, à condition que ce soit un individualisme positif, de progrès social collectivement partagé.

Vous disiez tout à l'heure que grandir dans les années 50 en tant que fille n'était pas terrible.

Oui, bravo pour l'analyse des contradictions. C'est vrai, c'est vrai. Mais là, ça, c'est des contradictions apparentes. Parce qu'en réalité, c'est tout un ensemble qui était... Je sais pas, il n'y avait pas de compétition, il n'y avait pas de concurrence.

Qu'est ce que c'était... C'était agréable entre camarades de classe... Que c'était. On nous a apporté du lait à la récréation, ça c'était Michel Debré qui avait qui avait proposé ça et c'était... On nous apportait même, je me souviens des croissants et des... voilà. La Sécurité sociale, les vaccins. Puis alors, il y avait l'idée du progrès. Ça, ça a été très, très dur à ... Parce qu'on croyait effectivement qu'on allait toujours progresser.

Que tout irait mieux.

Voilà. Et puis, c'est pas du tout ce qui s'est passé, mais je maintiens. Je maintiens que, par exemple, dans les chansons, c'était extraordinaire. Moi, j'ai grandi avec les chansons de Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Sheila, mais aussi Brel, Barbara, Jacques Dutronc, Françoise Hardy et toutes ces chansons. Mais on vivait avec la chanson, on chantait tous ensemble. Je sais pas, ça crée des moments de joie qui sont dans nos têtes aujourd'hui. Dès que ces chansons apparaissent d'une manière ou d'une autre sur les ondes, je suis... Je suis émue aux larmes. Elles me paraissent joyeuses alors qu'aujourd'hui, mais ça, c'est des trucs de vieilles branches. Je suis d'accord, peut être, mais je suis sincère....

Et ma dernière question Monique, c'est est-ce que vous avez peur de la mort ?

Vous avez parlé de fin de vie, il y a deux trois quatre minutes...

Je ne m'en suis même pas rendue compte... Bah la mort, je pense, ça fait peur à tout le monde. Parce que s'imaginer là avec vous deux en forme dans cette salle à manger autour d'une table. Et puis s'imaginer que dix minutes plus tard je peux avoir une crise cardiaque et me retrouver dans une semaine au fond du trou. Evidemment que ça, l'infinité de la mort face à la finitude de la vie est quelque chose d'abysale, quelque chose qui... De terriblement angoissant, mais qui, en même temps, est la condition pour savourer la vie. Franchement, je dirais que la mort doit faire, fait moins peur peut-être aux gens de ma génération, que à la période où il y avait toute cette solidarité dont j'ai parlé, tout ce bonheur de vivre avec des chansons qu'on partageait, les fenêtres

ouvertes. Tout le monde écoutait *Le Métèque* de Moustaki. Voyez une fois, j'étais à Paris, je mettais tout le temps *Le Métèque*. Puis il y avait la femme qui était en cœur d'îlot, juste en face. Un jour, j'ai pas mis *Le Métèque*, elle me crie Mais pourquoi vous n'avez pas mis *Le Métèque* aujourd'hui ? Voilà des choses comme ça qui sont, qui sont plus... C'est impensable, on se gueulerait dessus, fermez votre fenêtre et tout ça.

Je pense que l'idée du dérèglement climatique, l'idée de ce qui va advenir, l'idée de ce qu'a été capable de faire l'humain, l'humain, les capitalistes avec cette folie de l'argent, cette folie du pouvoir, cette violence destructrice, auto-destructrice de l'humanité, c'est quelque chose qui fait tellement souffrir, qui est tellement incroyable à imaginer, que ça adoucit notre départ quoi.

Et bah dis donc.

Bonne chance la jeunesse !

(rires)

Je vais partir de bonne humeur !

Merci beaucoup !

Merci à vous

Merci Michel Pinçon, heu Monique

Le lapsus est intéressant parce qu'on forme un vrai duo.

Merci beaucoup.

Un immense merci à Monique Pinçon-Charlot et à Michel aussi pour leur accueil chaleureux. Je signale qu'il y avait dans leur bibliothèque toute la série de BDs *Les vieux fourneaux* que je ne peux que vous conseiller, qui peut vous faire penser à ces petits vieux qui roulent en kangourou et dont il faut se méfier.

